

CHAPITRE 1 – L'histoire

1.1 La fusion des communes

L'actuelle Commune de **VAUX-SUR-SÛRE** résulte de deux fusions.

La première fusion fut volontaire.

Durant la législation 1964-1970, les Bourgmestres des Communes de Vaux-lez-Rosières, Morhet et Nives portent à la réflexion de leurs conseils communaux respectifs, un projet de fusion des trois Communes. Après de nombreuses négociations, menées par les

Bourgmestres et le secrétaire commun (le Secrétaire communal de l'époque exerçait ses fonctions en cumul dans chacune des 3 anciennes communes), les conseils communaux s'accordent sur quatre grandes décisions :

- fusionner les trois entités ;
- installer le centre administratif dans la Commune de Vaux-lez-Rosières ;
- construire une nouvelle maison communale ;
- dénommer la nouvelle entité : « Commune de Vaux-sur-Sûre ».

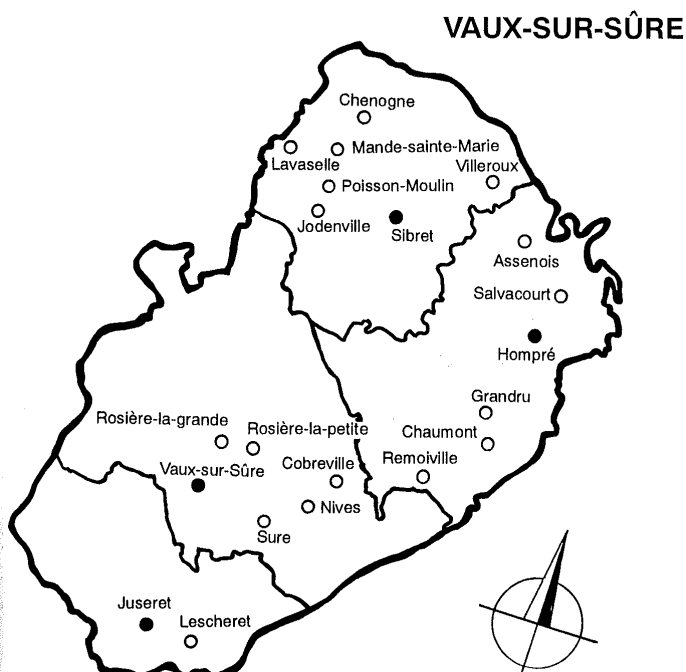
Cette fusion spontanée fut officialisée par l'arrêté royal du 20 juin 1970 et fut effective à la date du premier janvier 1971.

La deuxième fusion fut obligatoire.

Par arrêté royal du 17 septembre 1975 et à l'initiative de M. Joseph Michel, Ministre de l'Intérieur à l'époque, sont fusionnées les communes de Vaux-sur-Sûre, Hompré, Juseret et Sibret (en partie). En effet, pour ce qui est de la Commune de Sibret, il y a eu une rectification des limites du territoire en ce qui concerne les sections de Senonchamps et d'Isle-le-Pré qui furent rattachées à la Ville de Bastogne.

La nouvelle entité ainsi formée conservera le nom de Vaux-sur-Sûre, et devint effective à la date du 1^{er} janvier 1977.

Annexe n° 0 : *Chaque village fait l'objet d'une présentation générale, historique, patrimoniale, ...*



1.2 L'archéologie

Le zonage archéologique de la Commune de Vaux-sur-Sûre est un document qui ne sera finalisé qu'en 2014. Néanmoins, le Service de l'Archéologie de la Province du Luxembourg nous a fait parvenir un bilan de l'état des connaissances actuelles.

« Le Patrimoine archéologique recensé actuellement comporte une cinquantaine de sites.

La préhistoire est illustrée par le ramassage en surface de silex remontant à l'époque néolithique. Deux stations ont été découvertes.

La protohistoire et plus précisément le second Age du Fer appelé « La Tène » sont représentés par 15 sites funéraires. A cette époque, la construction des tertres ou tombelles est la coutume. Malgré l'érosion due à l'agriculture, ces vestiges sont repérables en prospection pédestre. Concernant cette période, le Musée des Celtes de Libramont rassemble les données récoltées dans la province. Deux groupes de nécropoles ont été repérés en Luxembourg. Les tombelles de Vaux-sur-Sûre font partie de celles du groupe Sud.

Comme ailleurs, c'est l'époque gallo-romaine qui est la mieux représentée avec 31 sites. Les traces d'habitat ou de construction ont été repérées à 15 reprises. Une dizaine de sites funéraires sont signalés. Ce chiffre est à relativiser puisque plusieurs d'entre eux ont été considérés anciennement comme des tumulus alors que ces structures pourraient être attribuées au second Age de Fer.

Enfin, un village disparu et son ancien château sont à signaler sur le territoire de Juseret. »

1.3 Aperçu historique des différentes entités

Des suppléments détachables ont été édités dans le bulletin communal et le Journal du Parc Naturel présente tous les mois un « zoom sur un village du Parc ». Ils présentent l'historique de certains villages de chacune des anciennes entités de la Commune de Vaux-sur-Sûre. Nous en présenterons ici de brefs résumés.

Assenois

Dès ses origines, Assenois fut dénommée la « *tenure des hêtres* ».

Durant la période romaine, la petite localité d'Assenois abrita de nombreuses et paisibles générations de *paysans* : ils étaient bergers, cultivateurs, bûcherons, artisans du bois. Le vestige le plus remarquable de cette époque est sans conteste le tronçon de *chaussée romaine* qui longe le village.

Le Saint Patron de l'église d'Assenois n'est autre que *Saint-Martin*, ce qui attesterait de sa grande ancienneté, car ce Saint Martin de Tours était vénéré dès l'époque gallo-romaine.

Au Moyen-Age, il n'y eut pas de rupture brutale entre la civilisation romaine et la civilisation mérovingienne. La *clairière d'Assenois s'agrandit*, au point de rejoindre d'autres clairières, d'autres villages. Au fil des décennies, la forêt protectrice, exploitée pour le charbon et les besoins domestiques, est défrichée pour nourrir la population existante.

Du XIII au XVIIIème siècle, *guerres, famines, épidémies et mortalité* ravagèrent de long en large nos contrées. Assenois fut détruit plus souvent qu'à son tour, pour renaître à chaque fois de ses cendres. La proximité de Bastogne, place forte assiégée à maintes reprises, ne lui apporta que razzia et vengeances des ennemis. On retiendra qu'Assenois fut brûlé de fond en comble en 1602 par les Hollandais et que 1636 fut marqué par une terrible peste.

Durant les époques troublées, les *Seigneurs d'Assenois* n'eurent cure que de tirer parti des situations difficiles pour amasser de grandes fortunes (Lambertus, « miles » de Hastenoit au XIIIème siècle, le lignage des Goosse de Chaumont Estenoy au XVème, Jean de Baclain au XVIème ou encore Jean Dutrux au XVIIème). Aux XVIII et XIXèmes siècles, les seigneurs d'Assenois se ruinent peu à peu au cours d'interminables procès de succession. Quelques vestiges témoignent de leur puissance : épitaphes en l'église, monuments funéraires, pierres tombales.

Jusqu'en 1815, Assenois fit partie de la *mairie de Chaumont*. Ensuite, il fut rattaché à la *Commune de Hompré*, puis rentra dans la grande entité de *Vaux-sur-Sûre*, lors de la fusion en 1976.

Ces vingt dernières années, *Assenois s'est agrandi de manière spectaculaire*, en raison de la proximité du pôle d'emplois qu'est devenu le Grand-Duché de Luxembourg. Un autre atout majeur attire de nouveaux résidents : le voisinage de grandes voies de communication. En 2012, Assenois est davantage un « village des routes » qu'un « village des hêtres ».

Bercheux

On retrouve la plus ancienne trace écrite d'un « Bercheu » sans « x » dans des archives du diocèse de Liège, datant du XI^{ème} siècle. Bercheux signifierait « *Village des hommes libres* ». Notons que l'aubépine est l'arbre emblématique du village.

Des tombelles, datant des V et VI^{èmes} siècles avant JC, sont dispersées entre le hameau de Lionfaing, le plateau de la « Fluscha » et un point culminant appelé « Tainière ». Des fouilles archéologiques réalisées sur le site de Lionfaing ont permis la découverte d'un torque, sorte de bijou ouvragé à partir de brins de métal entrelacés et torsadés. Composé de deux bracelets de bronze et d'un anneau de fer, *le torque de Lionfaing* a orné le bras d'une femme au statut élevé.

Durant la période gallo-romaine, Bercheux se situait aux confins des villas Caviniacum (Sainte-Marie Chevigny), Longlare (Longlier) et Nervia (Nives). Il dépendait de la dernière nommée. Cette situation excentrée par rapport aux sièges de pouvoir a peut-être donné à ses habitants *une sensation de liberté, une identité forte*.

Au Moyen-Age, les paroisses catholiques prennent leur identité définitive et les églises-mères sont fondées. En raison de sa position aux confins de grands domaines, Bercheux reste pendant longtemps *une quartes-chapelle* (quarta capella) dédiée à Saint-Martin, dépendant de l'église-mère de Nives.

La forêt part peu à peu en lambeaux et, dès 1400, les campagnes sont fortement dénudées. Pour Bercheux, la situation devient difficile, en raison de sa position géographique en limite de la mairie de Chaumont. Ses habitants doivent aller chercher leur usage en forêt d'Anlier. Faute de bois, il faut se chauffer au genêt, ou grappiller des ramilles sur les territoires voisins. *Les « bribeux » de Bercheux* se heurtent aux « rawiès » de Vaux-lez-Rosières ; ce dernier surnom survivra.

Le début du XVI^{ème} siècle semble à nouveau sourire aux Bercheutois. Hélas, en 1527, alors que la guerre reprend entre François Ier et Charles-Quint, Bercheux est pillé et mis à sac par les Français. Les décennies suivantes sont catastrophiques pour les habitants, continuellement exposés aux passages des gens de guerre. Mais ils restent solidaires dans l'adversité, égaux et libres de leurs destins. A la fin de la « Longue Guerre de France », *Bercheux est littéralement laminé par un siècle de misère*.

Débrouillards et résolus, les Bercheutois n'en font qu'à leur tête. En 1626, le souverain, afin de remplir ses caisses vidées par la Guerre de Trente Ans, engage à des particuliers sa fonction judiciaire, en échange de belle monnaie sonnante et trébuchante. Pour 1700 florins, Robert du Monceau (Juseret) obtient juridiction sur Lescheret, Juseret et Bercheux. Réaction éblouissante de fierté et d'indépendance, les manants de ces trois villages, Bercheux en tête, rembourse le vil opportuniste. Ils n'auront dès lors *de comptes à rendre qu'à la justice de Sa Majesté*.

Suit la peste de 1656. Mais les Bercheutois savent que seule *la fuite permet d'éviter la contagion*. Par petits groupes, ils se réfugient en forêt dans des cabanes sur fourches, et viennent, matin et soir, soigner le bétail laissé au village (cf. le lieu-dit « Les Huttes »).

Au XVIII^{ème} siècle, les biens communaux apportent un certain confort de vie, jalosé par beaucoup d'étrangers. Mais les Bercheutois repoussent sans ménagements des « illégaux sans-papiers » venus s'installer chez eux dans des cabanes de fortune. *Un esprit de clocher s'installe de manière durable*.

Sous Napoléon, Bercheux, Juseret et Lescheret, curé, vicaire et agents municipaux en tête, manifestent une opposition irréductible à la France.

Le village connaîtra *une fulgurante progression démographique* avec les progrès de l'agriculture.

Bercheux fera partie de la *Commune de Juseret* de 1823 jusqu'à la fusion des communes.

Cobreville

Au pays de Haute-Sûre s'étire une chaîne de villages aux patronymes flanqués d'une terminaison en « -ville » : Volaville, Winville, Irville (ancien nom de Grand'Ru), Remoiville et Cobreville. Aux premiers siècles de notre ère, ces implantations dépendaient d'une *vaste villa romaine située à Remoiville*, l'Hermeivillae.

Sur le site de Cobreville était établie *la chèvrerie*, ou « caprile villae » ; son existence passée est avérée. En 1857, lorsque fut rasé le château seigneurial en ruine au profit d'un corps de ferme, les terrassiers mirent à jour une longue série de fours en briques, probablement les hypocaustes de l'antique habitation romaine. Vers 1880, des fouilles archéologiques réalisées dans un champ tout proche amenèrent la découverte d'urnes funéraires de l'époque gallo-romaine et du bas Moyen-Age.

Les quatre premiers siècles de notre ère virent les Gallo-Romains développer notre région dans un contexte de paix durable. L'arrivée des Francs se traduisit par le démembrement des immenses domaines agricoles. Du Vème au XIIIème siècle, Cobreville dépendit de la Villa Nervia, située sur le site actuel de Nives. Cette entité englobait l'équivalent de la Mairie de Chaumont sous l'Ancien Régime, groupement de villages précurseur de la Commune de Vaux-sur-Sûre.

La vie s'écoula paisiblement en Haute-Sûre sous les Mérovingiens et les Carolingiens. Par contre, au partage de l'Empire de Charlemagne en 843, la région fut morcelée et la féodalité vécut ses sombres heures de gloire. Le régime féodal fut un infernal mélange d'asservissement des paysans, de brutalité guerrière et de religiosité exacerbée.

Vers 1225, la *Comtesse Ermesinde réorganisa le Duché de Luxembourg*. La Villa Nervia entra dans son giron en 1242 et fut morcelée en fiefs attribués à des différents seigneurs. La Cour de Nives fut circonscrite aux villages de Sûre, Cobreville, Nives et Remichampagne, tandis que Rosières et Morhet furent attribués à l'Abbaye de Saint Hubert.

En 1293, la *Maison de Cobreville* était un franc-alleu, dont l'occupant était seul maître après Dieu. Lambins de Cobreville était un franc-homme de haut lignage. Sous le titre d'Escuyer, il siégeait à la Salle de Bastogne, sorte de Sénat mis en place par Ermesinde dans les prévôtés de son Duché de Luxembourg.

Lignacer de petite noblesse, le gentilhomme de Cobreville possédait ses *armoiries lesquelles attestaient des services guerriers rendus par ses ancêtres*. Les francs-hommes de Cobreville et des seigneuries voisines disposaient dès lors d'importantes ressources humaines parmi leurs sujets, par ailleurs taillables et corvéables à merci. Contraints de laisser derrière eux leurs propres foyers sans défense, les soldats de la Haute-Sûre accompagnèrent les troupes du Comte de Luxembourg, allié au Saint-Empire germanique, un peu partout en Europe. Ils ont guerroyé face aux Ducs de Brabant, aux milices flamandes, aux troupes du Roi de France... Ils ont aussi et surtout participé aux Croisades, lesquelles eurent lieu de 1095 à 1292.

Le blason de Cobreville, évoquant un village et son passé glorieux et représentant les valeurs morales de la chrétienté, est devenu *l'emblème de la Commune de Vaux-sur-Sûre*.



D'or, à la fasce d'azur chargée du champ de trois coquilles d'or, accompagné en chef de trois merlettes rangées de sable, et en pointe de deux couleuvres entortillées de sable, posée en sautoir et adossées.

Juseret

Lors du chasse-ménages (recensement) de 1469, on découvre dans la Mairie de Chaumont la localité de « Juserain ». Etymologiquement, Juseret signifierait le « *village en contrebas* », sans doute en contrebas du Monceau.

Les communautés de Juseret, Bercheux et Lescheret eurent beaucoup à souffrir des armées françaises au cours des XVI et XVIIèmes siècles. La période autrichienne apporta paix et prospérité ; puis Napoléon soumit la région à son autorité, fin du XVIIIème siècle, ravivant de douloureux souvenirs.

Curé et vicaires en tête, les villageois opposèrent *une résistance silencieuse aux occupants*. Les prêtres qui avaient refusé la Constitution Civile du clergé purent se cacher et célébrer des offices clandestins dans la chapelle castrale du Monceau. Cette dernière, très bien conservée, existe encore aujourd'hui.

En 1823, Juseret devint *le centre d'une vaste commune* de 4.184 hectares, laquelle comprenait six dépendances : Bercheux, Lescheret, Ebly, Chêne, Vaux-lez-Chêne et Maisoncelle. Ces quatre derniers villages furent détachés de Juseret le 1^{er} juillet 1893 et formèrent la Commune d'Ebly. Le 1^{er} janvier 1977, les trois villages de la Commune de Juseret furent englobés dans l'entité de Vaux-sur-Sûre.

La *chapelle Saint Joseph*, édifice néo-gothique, fut bâtie en 1906. Juseret fait partie de la paroisse de Bercheux. Sa population a évolué lentement au fil des siècles. C'est un village agréable, étalé « *en contrebas* » *du château-ferme du Monceau*...

Notons que les ancêtres de Paul Verlaine vécurent à la ferme de la « Boîte à Couleurs ».

Le Monceau

Etymologiquement, Monceau pourrait être « *oratoire sur le mont* ».

La combe au pied du Monceau est exceptionnelle : elle offre un abri naturel aux vents froids ; un ruisseau sourd en son flanc, tandis que son sol pierreux surélevé reste relativement sec. Elle fut sans doute habitée par les premiers habitants de la région, hommes du Néolithique ou Celtes...

Siège d'une maison-forte sous l'époque franque et au Moyen-Age, elle devint *seigneurie « du Monceau »* au début du XVIIème siècle.

Cette famille de petite noblesse est originaire d'un lieu appelé autrefois « Monseaux » ou « Monsel », situé entre Villeroux et Senonchamps, en bordure de l'antique chaussée romaine venant de Mesy. Là existait un château, isolé au milieu de la campagne. Il fut abandonné au XVIème siècle et les « du Monseaux » s'installèrent à Strainchamps.

A l'occasion du mariage de Robert-Joseph du Monceau en 1603, il fit construire *un château au Monceau*. La seigneurie du Monceau-Juseret était née, issue de l'ancienne vouerie de Lescheret et Ebly. Ce « glorieux et brillant » Robert du Monceau fut difficilement accepté par les communautés villageoises de Juseret, Bercheux et Lescheret, éprises d'indépendance (cf. Bercheux ci-dessus).

Les seigneurs du Monceau semblent avoir traversé sans faiblir les terribles épreuves de la Guerre de France et de la Guerre de Trente Ans. En 1670, le maître des lieux accéda à la fonction excessivement rémunératrice de lieutenant-prévôt de Bastogne, ce qui lui permit sans doute de construire *le château-ferme actuel*.

Le prestige de la famille du Monceau atteignit son sommet lorsque l'un de ces membres obtint en 1736 le titre de comte, sous l'empereur autrichien Charles VI. La famille quitta ensuite la ferme du Monceau pour aller s'établir au Chêne dans un château plus confortable.

Reste aujourd'hui le château-ferme de Juseret, formidable témoin du XVIIème siècle. Il étonne par la solidité de ses murs et de ses charpentes. Ses murailles quadrangulaires ouvrent les bras vers le Sud et la campagne ; sa masse imposante s'étale à flanc de colline et tourne le dos au village. Deux tours trapues aux chapeaux ardoisés montent le guet ; de l'extérieur, elles donnent

à l'ensemble l'aspect d'un manoir médiéval, sombre et secret. En avril 1990 s'ouvrit la première partie de l'hébergement de la Ferme d'Animation du Monceau.

Morhet

Morhet existait déjà au XIV^{ème} siècle ; il se composait de 4 ou 5 maisons bâties sur le versant d'une colline nommée « Mör-Heyd » (Thiers aux Bruyères).

A l'origine, Morhet était une tenure (dépendance) de la villa de Loupville-Rechrival. Il faisait partie de la paroisse de Mandé-Sainte-Marie. Le « *village des bruyères* » ne disposait pas d'un lieu de culte, et ses paroissiens devaient donc se rendre jadis à Mandé pour assister aux offices et y enterrer leurs défunts. Quelques habitants de Mor-Haye élevèrent un oratoire, lequel fut successivement transformé en chapelle, puis en église paroissiale.

Le village avait son *manoir*, appelé joliment « Château des Bruyères », construit en 1590 par Jean de Cobreville pour son gendre Reiffenberg, premier seigneur de Morhet. L'histoire de la dynastie de ce dernier est intimement liée à celle des seigneurs de Cobreville, suite à des alliances, mariages et autres arrangements dignes d'une saga télévisée. En 1632, Christophe de Reiffenberg, un personnage aussi ambitieux que violent, vit tous ses biens confisqués par le roi à la suite de l'homicide perpétré contre son frère Jean au lendemain du mariage de celui-ci. Par la « grâce » de cette saisie publique, un croquis du château fut dressé. Il s'agit là du dernier vestige, si ce n'est quelque fantôme hantant le Thiers aux Bruyères redevenu prairie...

La *gare de Morhet* est l'une des cinq gares (avec Bernimont, Wideumont, Sibret et Bastogne-Sud) situées sur l'ancienne ligne 163 « Libramont-Bastogne », appelée également « Ligne des Crêtes » et inaugurée en 1869. Cette gare avait son importance à l'époque, car juste en face se tenait un hôtel aux belles dimensions ainsi qu'un bâtiment, aujourd'hui en ruines, servant à la gendarmerie à cheval. Les arrêts de la ligne furent supprimés en 1984. Au XIX^{ème} siècle, la ligne de chemin de fer révolutionna l'économie de notre région et surtout son agriculture, car elle permit l'acheminement en grande quantité d'un engrais aussi bon marché que providentiel pour les terres acides de l'Ardenne : les scories. En retour, la gare de Morhet assurait le transport des produits agricoles et forestiers vers les centres urbains, sans oublier les voyageurs, susceptibles dès lors de parcourir le vaste monde !

Nives

Nives était probablement une *dépendance agricole* de la villa « Hermès » de Remoiville, doublée d'un lieu de culte dédié à Minerve. Cependant, la tradition populaire affirme que « Nives » doit son nom à son lit de pierres blanches comme neige.

Au VII^{ème} siècle, la villa Nervia de Nives prit de l'importance : elle devint *un riche domaine mérovingien* et sa crête de cailloux blancs fut peu à peu arasée pour subvenir aux besoins des habitants. L'église de Nives fut probablement fondée à cette époque. C'était une *église-mère dédiée à Saint-Martin*, une « *integra ecclesia* » qui dépendait directement des autorités épiscopales. Selon la tradition populaire, une relique de la sainte Cape de Saint-Martin serait conservée sous l'autel.

Au début, les prédicateurs-soldats édifièrent un simple oratoire en bois sur la crête des cailloux blancs, celle-ci fut aplanie et le modeste autel fut remplacé par un bâtiment en pierre flanqué d'une énorme tour. Les défunts étaient enterrés aux pieds des murs consacrés et le site devint dès lors un lieu de rassemblement des villageois : on y tenait marchés et réunions ; la tour servait de refuge contre les bandes armées en quête de rapines. La communauté des vivants et des morts restait très soudée ; fêtes et rassemblements se tenaient parmi les tombes.

A l'époque de l'Ancien Régime, *l'agriculture pastorale* constituait l'activité pilote de la société d'alors. Il existait trois sortes de gens : ceux qui travaillent, ceux qui font la guerre et ceux qui prient. La paysannerie constituait la toute grande majorité de la population, croulant sous les corvées et accablée de nombreuses taxes, bref exploitée par la noblesse et le clergé.

Les seigneurs de Cobreville s'étaient imposés comme maîtres de Nives. Au début du XV^{ème} siècle, Henry de Cobreville exigea d'être inhumé en l'église de Nives, ainsi que ses descendants. Fin du XVI^{ème} siècle, Jean de Cobreville, Seigneur très puissant en Ardenne, décida de construire un tombeau digne de sa noble lignée.

L'histoire de Nives épouse les contours du destin de ses édifices religieux. Les bâtiments successifs construits sur le site du cimetière ont considérablement rehaussé le niveau de celui-ci. Les *vitraux de l'église* actuelle sont les témoins du passé du village : chacun d'entre eux raconte une histoire et regorge de symboles.

Rosières

Aux alentours de l'an mil est mentionnée une localité répondant au nom de « Rivière », dénomination qui restera dans le langage populaire, jusqu'à l'époque autrichienne au XVIII^{ème} siècle, pour désigner Rosières. Officiellement, dans le recensement de 1469 et lors des suivants, *le village est dédoublé* sous les noms de « La Petite Rosière » et « La Grande Rosière ».

Il faut remonter au XI^{ème} siècle pour comprendre ce changement de patronyme. A cette époque, les domaines ecclésiastiques étaient très vastes et jouaient un rôle considérable sur l'échiquier du morcellement féodal. En 1049, « Rivière » était rattaché à la Villa Nervia, laquelle dépendait de l'abbaye des Bénédictines de Saint Maur à Verdun. C'était le siècle des grands défrichages, et les religieux de cette congrégation mettaient ardemment en pratique la devise de leur ordre : « prie et travaille ». Ainsi, les célèbres moines blancs sont probablement venus vers les XI et XII^{èmes} siècles et ont rebaptisé « Rivière » en « Grande Rosèiras » et « Petite Rosèiras ». *La grande rosèiras abritait les nombreux travailleurs agricoles* employés au défrichement, tandis que *la petite rosèiras était réservé aux Frères « convers »* (ou « lais »), religieux peu instruits destinés aux durs travaux et moins astreints aux prières et cérémonies pieuses. Un oratoire, ébauche de la future chapelle, était dressé dans la petite rosièiras.

Entre 1129 et 1139, l'abbaye Saint Pierre en Ardenne de Saint Hubert reçut des Bénédictines de Saint Maur la collation (gestion) de l'église de Rosières et obtint la dîme dite « d'Almoines ». En 1242, dans le cadre de sa politique d'unification du Luxembourg, la Comtesse Ermesinde acheta les derniers droits de la Villa Nervia aux Bénédictines mais rétrocéda Rosières à l'Abbaye de Saint-Hubert. Confortablement blotti dans le giron hubertin, Rosières bénéficia alors du statut enviable de *Terre d'Eglise*. Ses habitants obtinrent droit d'usage dans la forêt d'Oyvre (Waffe actuel), ainsi qu'une grande surface de terres d'aisances, réservées à leur communauté.

Abrité sous la cape de Saint-Hubert, Rosières coula des jours paisibles durant plus de trois siècles. Vers 1570, les moines érigèrent une église, dédiée à Saint-Lambert. La bonne fortune du village attisait des convoitises au sein des communautés voisines. Confinés en lisière de l'Abbaye, les Seigneurs de Cobreville bavaient d'envie devant leurs privilèges et rêvaient de s'octroyer ses dîmes alléchantes. Dans la seconde moitié du XVI^{ème} siècle, Jean de Cobreville entreprit sa « conquête ». En 1592, il annexe les cours de Rosières et Morhet.

Le XVII^{ème} siècle fut un siècle de malheurs avec *la Guerre de Trente Ans et la peste*. Cette dernière emporta la quasi-totalité des habitants de Rosières ; seules deux personnes échappèrent à l'épidémie.

Au siècle suivant, le village s'était repeuplé peu à peu, sous la houlette de deux maîtres : *le Seigneur de Cobreville et l'Abbaye de Saint-Hubert*. En 1730, les moines entreprirent l'agrandissement et l'embellissement de l'église. Aujourd'hui et à jamais, l'église et les sept chapelles de Rosières respirent une foi et une piété robustes, campagnardes et inspirées à la fois.

La Révolution Française de 1789 sonna le glas de l'Ancien Régime et des grands domaines ecclésiastiques. Durant l'époque napoléonienne, *Rosières fut accolé à Morhet et Remience*. En 1823, sous le régime Hollandais, les trois villages constituèrent la Commune de Morhet.

Le 21 janvier 1896, le curé Hallet fonda *la laiterie Saint-Eloi à Rosières*, coopérative chargée de récolter la crème de huit succursales où était écrémé le lait.

En 1914, les deux villages hébergeaient les uhlands du 8° Dragons et du 1° Cuirassiers. Le soir du 10 août, une sentinelle ivre tira un coup de feu par mégarde et blessa un officier. *L'horreur se déclencha aussitôt*. Rosière-la-Petite et Rosière-la-Grande étaient dans la trajectoire du cyclone barbare. La chapelle Monaville, dédiée à Notre-Dame du Mont Carmel, rappelle ces douloureux souvenirs ; elle fut construite à Rosière-la-Petite en 1921. Une chapelle de Notre-Dame de Lourdes ainsi qu'une statue de la Vierge, évoquent à Rosière-la-Grande la destruction du village en août 1914.

Aujourd'hui, Rosière-la-Petite et Rosière-la-Grande ont gardé leur cachet particulier. Eglise et chapelles se dressent humblement aux quatre coins de la localité. Situé d'une manière idéale dans l'axe de la grand-route Bastogne-Neufchâteau, le village bicéphale s'agrandit de manière irrésistible.

Sûre

Sûre est un village agricole ardennais avec en son centre une maison bourgeoise. Il tire son nom de la rivière que le traverse et qui signifie [eau] sale, boueuse. Associé à la paroisse de Nives dès 1472, les deux villages sont intimement liés. En 1795 Sûre, Nives et Cobreville sont érigés en commune. Amputés de Vaux-lez-Rosières en 1906, ils rejoindront la commune de Vaux-sur-Sûre en 1970. L'âme du vieux moulin, de l'ancienne épicerie chez Angéline et de la maison Lambin bercent encore la mémoire des anciens du village.

Ce petit hameau d'Ardenne a toujours été *un village intimement lié à l'agriculture*. Autrefois, le village était composé de quelques grosses fermes et chaque maison avait une activité agricole. Avec le temps et l'amélioration de la qualité de la vie, les petites exploitations familiales ont peu à peu disparu. La vie agricole du village se concentre aujourd'hui autour de trois fermes dont l'activité principale est l'élevage viandeux de Blanc Bleu Belge (BBB). Les agriculteurs du village assurent également aussi l'entretien du paysage et de son caractère rural.

Villeroux

L'étymologie de Villeroux est sans équivoque : « *ferme de défrichement* ».

Villeroux et sa chapelle virent le jour au XIIIème siècle, à la faveur d'une expansion démographique qui engendra par ailleurs d'autres villages conquis sur les friches.

En novembre 1602, l'ennemi hollandais, excédé de n'avoir pu investir Bastogne et sa place forte, se vengea et *réduisit en cendres le village de Villeroux*. Le XVIIème siècle continua avec son lot de malheurs : la guerre, la famine et la peste.

Le village recèle *bon nombre d'histoires* : la ferme Lutgen à l'entrée de laquelle le dernier loup de Villeroux fut tué ; la ferme Piron qui accueillit un Père de l'Abbaye d'Orval durant la Révolution Française.

Nous terminerons cet aperçu historique par deux éléments à retenir pour Vaux-sur-Sûre :

Les voies de communication

Ainsi, si on examine la création des chemins par ordre chronologique, on peut citer tout d'abord *la chaussée romaine*, dont l'importance n'est plus à démontrer. Ensuite, dès le Haut Moyen-Age, on retrouve *l'ancienne route Neufchâteau-Bastogne* qui passait par Bercheux, Rosières, Cobreville, Remichampagne, Clochimont et Assenois. Il s'agit là de la Voie de la Liberté, mondialement célèbre, celle-là même qu'empruntèrent les chars de Patton pour libérer Bastogne lors de l'Offensive des Ardennes. Autre voie de communication très ancienne : Fauvillers-Sibret. Plus près de nous, *la grand-route Neufchâteau-Bastogne* fut construite au XIXème siècle. En 1904 entra en fonction *la voie vicinale Arlon à Bastogne*. Aujourd'hui désaffectée, elle est un pré-RAVeL.

Agriculture et forêt

(Extrait de « A la découverte de mon village : Vaux-sur-Sûre », Miguel LAMOLINE)

Si à l'heure actuelle la terre n'est travaillée que par quelques agriculteurs, il n'y a pas si longtemps, ceux-ci étaient encore nombreux. Jusqu'à la guerre 40-45, pratiquement *tous les villageois étaient agriculteurs* : ils avaient tous quelques bêtes et quelques champs. Mais cela leur permettait bien souvent de « survivre », c'est-à-dire que cela leur permettait de manger et d'avoir quelques biens, mais la rentrée d'argent était bien maigre. C'est pourquoi on envoyait souvent ses enfants travailler à l'extérieur, pour quelque patron ou d'autres agriculteurs. Il s'agissait souvent de travail à la journée. Celui-ci consistait à aller planter et ramasser des pommes de terre, planter des sapins, aller ramasser le foin, l'avoine. Pour ces tâches, on engageait aussi bien les garçons que les filles.

Une autre tâche, celle-là plus difficile et demandant plus d'effort, était réservée aux jeunes hommes : c'était *le travail de bûcheron*. Dès qu'un patron (très souvent l'administration communale) lançait un appel de main-d'œuvre, de nombreux hommes y répondaient. Pour ce travail, la durée variait selon la proportion de bois à couper. Le paiement se faisait à la corde de bois. Les plus rapides gagnaient donc plus d'argent. (...)

1.4 La Bataille des Ardennes

Le village de Chenogne

Chenogne est un paisible village agricole. Situé à six kilomètres au Sud-ouest de Bastogne, il ne compte que 32 foyers qui sont autant de fermes et fermettes. En ce 16 décembre 1944 – jour désormais historique –, personne ne se doute de rien. La guerre est loin et chacun vaque à ses occupations habituelles. Pourtant le destin de ce village et de ses habitants va basculer dans l'horreur (Source texte : Robert Marquet / Du sang, des ruines et des larmes – Chenogne 1944-1945).

Selon les spécialistes de la bataille des Ardennes, Chenogne a été le hameau le plus marqué dans le périmètre bastognard. Il a été complètement anéanti : il ne restait rien des 29 maisons et 23 des 130 habitants avaient été tués.

Le village d'Assenois

Alors que, sur le front de la Moselle, le Général Patton, avec sa 3^{ème} Armée, se prépare à lancer une offensive de grande envergure vers les défenses de la ligne Siegfried, le 19 décembre 1944 le haut commandement américain lui demande de faire mouvement et de diriger ses divisions vers Bastogne, soit effectuer un quart de tour. Mais les conditions atmosphériques défavorables, l'état des routes et le harcèlement des unités allemandes vont rendre la progression des troupes du Général Patton pénible. Les hommes sont épuisés et transis de froid. Finalement, le ciel se dégage et permet la reprise des opérations de l'aviation alliée ainsi que le ravitaillement des assiégés de Bastogne par parachutages et de plus facilite la progression des troupes de Patton. Dans l'après-midi du 26 décembre, sous l'impulsion de Patton les blindés du 37th Tank Battalion, commandé par le Lt. Ch. Boggess, foncent vers Assenois et réussissent à briser l'encerclement de Bastogne en faisant la jonction avec le 326th Engineer Battalion de la 101st Airborne. Immédiatement, un convoi d'ambulances emprunte le « couloir d'Assenois » vers Bastogne et en revient avec des blessés pour les amener dans les hôpitaux de campagne. Les jours suivants, les troupes américaines mettent tout en œuvre pour maintenir et surtout pour élargir le « couloir » malgré les nombreuses tentatives allemandes pour refermer la brèche. (Source texte : Guy Blockmans / OPT).

Les reconstitutions historiques à Vaux-sur-Sûre

En décembre 2007 et 2008, le groupe militaire de Reconstitution historique militaire 40/45 et la Commune de Vaux-sur-Sûre ont proposé un spectacle historique pour commémorer la Bataille des Ardennes à travers un ensemble de scènes qui évoquent les combats de l'hiver 44.

Lors du 65^{ème} anniversaire de la Bataille des Ardennes (12 et 13 décembre 2009), c'est le Historical Military Remember Association qui organisa une reconstitution à Vaux-sur-Sûre. Elle fut d'abord nocturne (spectacle sons et lumières) puis diurne le lendemain après-midi avec véhicules et fantassins.

Chaumont, village du souvenir

Dans le cadre du 65^{ème} anniversaire de la Bataille des Ardennes, la Commune de Vaux-sur-Sûre a décidé de mettre à l'honneur ses libérateurs américains lors d'une cérémonie du souvenir qui s'est déroulée le 12 septembre 2009 dans le village de Chaumont. Retenons principalement lors de cette manifestation, l'inauguration de panneaux retraçant quelques points forts de la Bataille de Chaumont et Grandru en décembre 1944, ainsi que deux plaques commémoratives, l'une portant sur la création d'une « Rue du Colonel H. COHEN » et la seconde sur la création d'une « Place du Général IRZYK ».

8^{ème} Périple de la Mémoire – le 11 mai 2012

Le groupe COBRA, aidé par la Ville de Bastogne, organise pour la huitième fois, son Périple de la Mémoire. Cette manifestation qui se veut à la fois sportive et historique consiste en une marche d'environ 12 km, avec des arrêts explicatifs et commémoratifs à des endroits particuliers. Elle est avant tout destinée aux élèves des écoles primaires (degré supérieur) de tous les réseaux mais elle est également ouverte à toute personne adulte qui souhaiterait les accompagner.

En 2012, le rassemblement avant le départ se fait Place du Tram à Chenogne. Les points de passage prévus sont : Chenogne – Poisson-Moulin – Carrefour de Mesy – Parc Visart – Spâgnemâ – Isle-le-Pré – Villeroux – Ancien chemin de fer – Garde du Sud Bastogne – Avenue de la Gare – route d'Assenois – Place Général Patton (anciennement Merceny).

1.5 La Cérémonie du Relais Sacré

La Cérémonie du Relais du Flambeau Sacré et l'office en mémoire des victimes militaires et civiles des guerres 14-18 et 40-45 se déroule aux alentours du 11 novembre, au Monument aux Morts des deux Guerres à Sibret-centre mais aussi devant les autres Monuments aux Morts de la Commune (Clochimont, Nives, Lescheret, Bercheux, Vaux-sur-Sûre, Rosières, Morhet et Sibret).

1.6 Synthèse

L'actuelle Commune de Vaux-sur-Sûre résulte de deux fusions. La première fut volontaire et fusionna les communes de Vaux-lez-Rosières, Morhet et Nives en la nouvelle Commune de Vaux-sur-Sûre. La seconde fut obligatoire et rattacha Vaux-sur-Sûre, Hompré, Juseret et Sibret (en partie).

D'une manière générale, la période romaine fut un âge d'or pour la région de la Haute-Sûre. La Pax Romana apporta sécurité et civilisation. Les Celtes Segni, devenus gallo-romains, avaient gardé leurs croyances religieuses ancestrales. Le christianisme se répandit sous l'empire romain à partir du III^{ème} siècle. L'évangélisation arriva chez nous sur le tard et les disciples de Saint-Martin de Tours en furent les principaux artisans. En 400 arrivèrent les Francs : la transition entre époque romaine et franque se fit en douceur sur les hauts plateaux ardennais. Par contre, l'Ancien Régime réserva peste, famine et guerre sur les villages. Les guerres de 1914-1918 et 1940-1945 n'épargnèrent également pas certains villages vaux-sûrois.







Nous reprendrons à titre de résumé les caractéristiques historiques de certains villages en quelques mots :

- Assenois : la « tenure des hêtres » ; village de paysans qui fut détruit à maintes reprises durant le Moyen-Age, mais qui renaquit à chaque fois de ces cendres malgré les Seigneurs d'Assenois n'ayant cure que d'amasser de grandes fortunes.
- Bercheux : le « village des hommes libres » ; continuellement exposé aux passages des gens de guerre ; des habitants fiers et indépendants.
- Cobreville : son blason atteste des services guerriers rendus et évoque un village et son passé glorieux et représente les valeurs morales de la chrétienté.
- Juseret, village en contrebas du Monceau qui fut le siège d'une maison-forte sous l'époque franque et au Moyen-Age avant de devenir au XVIIème siècle, la seigneurie « du Monceau », dont l'actuelle château-ferme est un véritable témoin de ce siècle.
- Morhet : « village des bruyères » avec sa gare de l'ancienne ligne 163 « Libramont-Bastogne ».
- Nives : riche domaine mérovingien et dont les vitraux de l'église actuelle sont les témoins du passé du village.
- Sûre : village agricole ardennais avec en son centre une maison bourgeoise.
- Villeroux : ferme de défrichement.
- Rosières : village dédoublé sous les noms de Rosière-la-Petite et Rosière-la-Grande, il fit partie d'un domaine ecclésiastique.

Deux éléments à retenir dans l'histoire de Vaux-sur-Sûre : les voies de communication et le travail de l'agriculture et de la forêt.

Enfin, la proximité de Vaux-sur-Sûre de Bastogne amena destruction et mort dans certains villages lors de l'Offensive des Ardennes en décembre 1944 : Chenogne fut complètement anéanti ; le « couloir d'Assenois » vers Bastogne permit le rapatriement des blessés dans les hôpitaux de campagne et quant à Chaumont, il est devenu le village du souvenir. N'oublions pas la Cérémonie du Relais Sacré qui, chaque année, rend hommage aux victimes militaires et civiles des guerres 14-18 et 40-45.

SOURCE DE DONNEES :

-  Données communales et bulletins communaux
-  Service de l'Archéologie de Namur, SPW
-  "A la découverte de mon village: Vaux-sur-Sûre", Miguel LAMOLINE
-  "Du sang, des ruines et des larmes – Chenogne 1944 – 1945", Robert MARQUET
-  Site internet de la Fédération Touristique du Luxembourg Belge (FTLB)
-  Articles divers de presse